



DOSSIER

8 MARS : LES FEMMES SONT-ELLES DES GENS COMME LES AUTRES ?

- Polyconsommations et grossesse
- Les usagères de drogues, entre victimes et coupables
- Consultation du planning familial
- Les filles sont des gens comme les autres
 - Festival au féminin
 - Paroles des femmes d'AGO
- Groupe de travail sur la santé des femmes
- Le centre de planification de la Goutte d'Or

RdR

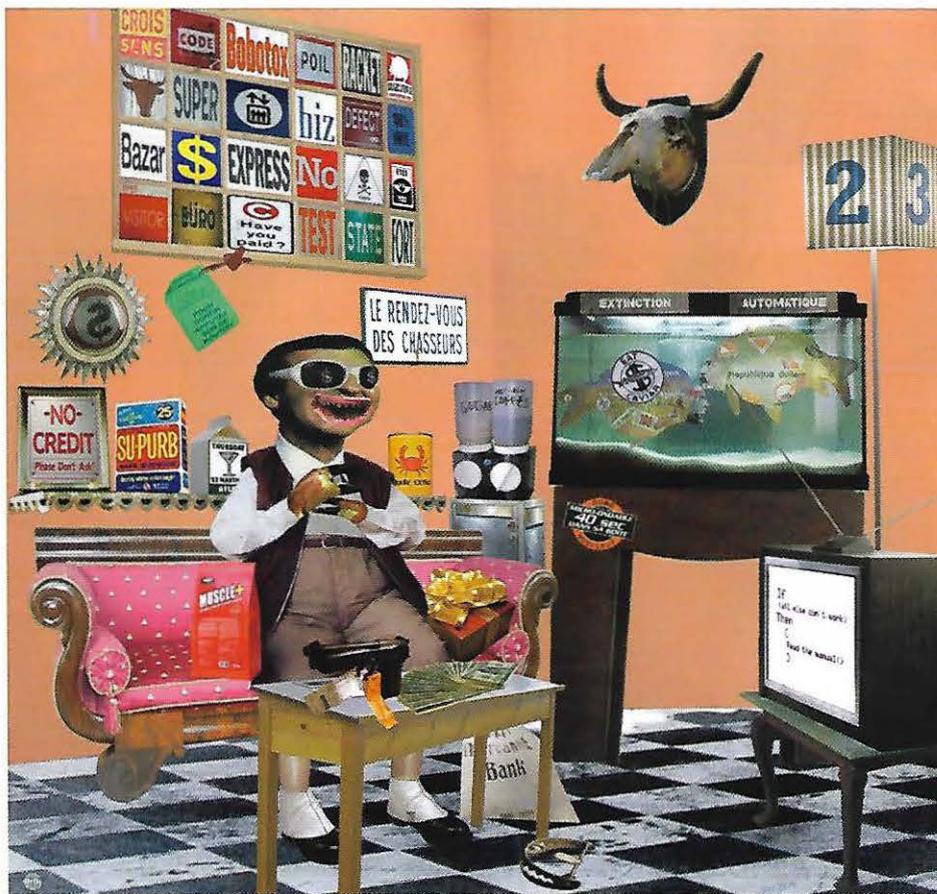
- La Suède à la traîne de l'Europe
- La situation en Iran
- Stalingrad's Lovers : un western mystique

Goutte d'Or

- Gentils enfants de la Goutte d'Or
- Personne n'est passé au vingt heures
- Les Enfants de la Goutte d'Or

20 ans d'Alter ego

- « BEST OFF » femmes



DIDIER GIANELLA

Je travaille depuis de nombreuses années sur le collage. À partir d'outils numériques et sur la base d'une infinie banque d'images : celle de notre société de consommation et d'abdication. Je crée des images esthétiques mais également revendicatives et politiques. Chacun de mes assemblages minutieux est un manifeste, et le flot torrentiel des images et des slogans, des convoitises marchandes et idéologiques qui assaillent l'homme moderne, trouvent ici leurs antidotes.

L'idée est de mieux digérer l'extraordinaire profusion de signes qui nous submerge au quotidien, de prendre de la distance avec elle, de préfigurer un au-delà de la modernité, inventif, poétique, ludique...

© Didier Gianella



© photos STEP

NOËL À STEP

Traditionnellement, les fêtes de fin d'année sont un peu ennuyeuses dans les associations : on « fait la pause » un verre de boisson non-alcoolisée à la main, en écoutant distraitement les formules de circonstances. Or, un Noël à STEP (Seringues, Tampon, Eau, Préservatifs), ce n'est pas ça du tout ! Il y a eu, ce jour-là, une véritable fête avec un groupe de musiciens, beaucoup de joie. Il me fut difficile de partir. Les musiciens du groupe Les Bolcheviques Anonymes se sont mis à chanter, à

danser et à improviser avec un enthousiasme contagieux : au fur et à mesure que nous avançons dans la nuit, ce groupe devenait de plus en plus à géométrie variable et bientôt, impossible de distinguer les musiciens du public ! Chacun prenait le micro pour chanter sa chanson préférée ou faire des vocalises et dans ce domaine, il faut avouer qu'il y avait de vrais talents. Onomatopées chantées et phrases répétées inlassablement provoquaient une transe communicative ! Des paroles en créole, dialectes et langues d'Afrique et du Maghreb, ou encore en anglais bien sûr, étaient scandées et reprises en chœur et en rythme par tous sans bien souvent

en comprendre le sens mais toujours enchantés par la musique.

Et bien sûr il y eut un repas riche et digne de cet événement, des bûches et des cadeaux de Noël : cette année STEP a distribué des écharpes, des bonnets, des gants et des bottes pour les femmes, le tout soigneusement enveloppé dans du papier cadeau. Les livres neufs pour enfants et adultes, ont également fait la joie des usagers. Ces livres sont offerts par la sœur d'un professionnel de l'association qui travaille dans une maison d'édition. Qu'elle en soit ici chaleureusement remerciée !

Malika Amaouche

Sommaire

Pages

Echos d'EGO

- Didier Gianella.....2
- Noël à STEP.....2
- Stalingrad lovers entretien avec F. Albert.....4
- Stalingrad users par J. -P. Edwiges.....5

[Réduction des Risques]

- La suède a la traîne de l'europe en matière de RdR par L.Keijzer.....6
- La situation iranienne par N. Bonnet.....7-8

DOSSIER

« Les femmes des gens comme les autres »

- par M. Amaouche.....9
- Polyconsommations et grossesse par L. Simmat - Durand.....10
- Les filles sont des gens comme les autres par A. Lalande.....11
- Les usagères de drogues, entre victimes et coupables par Anne Copel.....12-13
- Le centre de planification de la Goutte d'Or.....14-15
- Festival au féminin par M. A.....15
- Paroles des femmes d'AGO.....16-17
- Groupe de travail sur la santé des femmes.....17

Escale à la Goutte d'Or

- Les Enfants de la Goutte d'Or par C. Moynot.....18-19
- Gentils enfants de la Goutte d'Or par Maurice Goldring.....20
- Personne n'est passé au vingt heures par M.G.....20

20 ans d'Alter'ego

- « Best'off ».....21-23

Alter-Ego, le journal

Directeur de publication :

Lia Cavalcanti

Coordination de la rédaction :

Malika Amaouche

Conception graphique et maquette :

Juliette Six

Comité de rédaction :

Lia Calvalcanti, Malika Amaouche, Maurice Goldring, Claude Moynot, Juliette Six.

Secrétariat de rédaction :

Maurice Goldring, Claude Moynot, Malika Amaouche

Illustrations / Photographies :

Malika Amaouche, Camille, Anne Copel, Didier Gianella, Philippe Férin, Juliette Six

Imprimerie :

DEJAGLMC

Parc d'activités Les Doucettes
23, avenue des Morillons
95146 Garges-les-Gonesses

Parution :

Trimestrielle - 2 000 exemplaires
Numéro ISSN : 1770-4715

Nous contacter :

EGO, 6 rue de Clignancourt,
75018 Paris
Tél : 01 53 09 99 49
Fax : 01 53 09 99 43
alterego@ego.asso.fr
http://www.ego.asso.fr

ÉDITO

Femmes et addictions

Le champ des addictions n'échappe pas aux inégalités des rapports sociaux entre hommes et femmes, le masculin étant considéré comme « universel ». Dans ce domaine comme dans les autres on a longtemps considéré l'univers des consommateurs de drogues à partir de l'image d'Épinal de l'homme et plus précisément de l'héroïnomane. La prévention, la réduction des risques, les soins et l'accompagnement doivent tenir compte des inégalités hommes/femmes imposées et subies.

Les femmes, sont depuis des siècles, consommatrices avérées de différentes substances. Au XIX^e siècle, les usages d'opium sont tellement répandus parmi les femmes, et tout particulièrement parmi les élites sociales et intellectuelles que certains auteurs parlent d'épidémie. Au début du XX^e, avec les progrès de l'industrie pharmaceutique naissante, les femmes ont eu abusivement recours à toutes sortes de médicaments pour traiter les troubles et les douleurs qu'on disait spécifiquement « féminins » : les dépressions, l'angoisse, l'hystérie. Enfin, à la fin du XX^e et en ce début de XXI^e siècle avec les acquis du mouvement féministe, la consommation de drogues dites « masculines », telles que le tabac et l'alcool, furent symboles d'émancipation et largement adoptées par les femmes.

La singularité des femmes est que ces addictions sont en général vécues de façon beaucoup plus « honteuse » parce que socialement, elles sont indiscutablement plus stigmatisées ; de ce fait elles demandent de l'aide beaucoup plus tardivement que les hommes, car en général, elles ont beaucoup plus à perdre : en premier lieu l'honneur, la reconnaissance sociale et même la garde de leurs enfants. Rien de plus socialement inégal que l'addiction chez l'homme et chez la femme. Si les hommes peuvent être considérés comme des marginaux voire des criminels, les femmes sont systématiquement considérées comme dévoyées voire prostituées et même mères indignes dont la société a la responsabilité de préserver les enfants. Aujourd'hui encore, aux États-Unis dans certains états les femmes enceintes consommatrices sont jugées pour empoisonnement de leurs enfants au moment de la naissance. Dans le monde de la drogue, trop souvent les hommes étaient considérés comme des criminels et les femmes comme des monstres. La politique de réduction des risques a radicalement changé le regard porté sur les hommes. Pour les femmes, il reste encore beaucoup à faire.

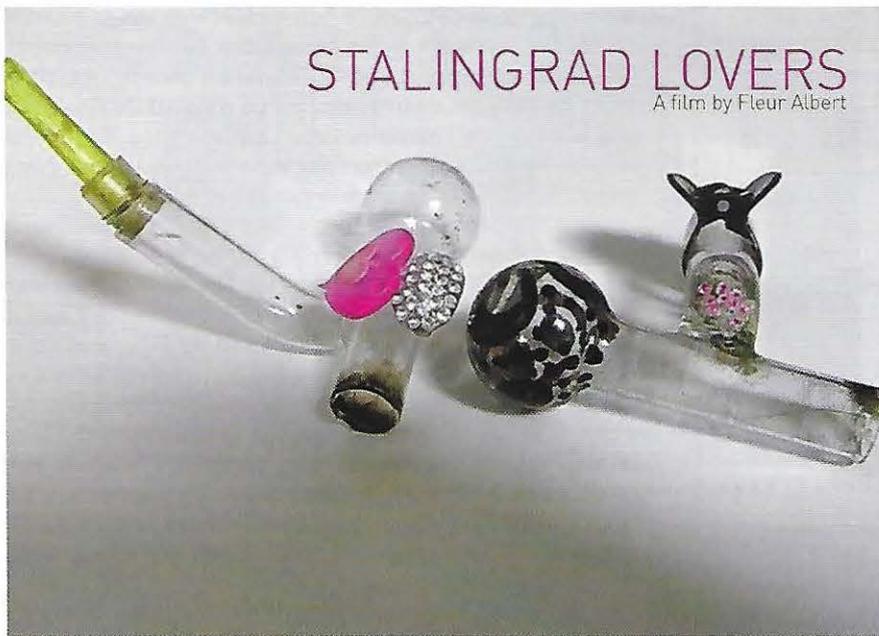
Lia Cavalcanti
Maurice Goldring

Toute l'équipe d'EGO passe un grand bonjour à :
Glawdys, Innocente, Lucie, Muriel & Véronique.

STALINGRAD LOVERS :

LES DESSOUS DU CASTING POUR UN WESTERN MYSTIQUE

Fleur Albert est cinéaste. Après avoir fait ses débuts comme assistante auprès de réalisateurs comme Jean Michel Carré pour *Les Trottoirs de Paris* ou Jean-Luc Godard, elle a réalisé 6 films documentaires depuis 1995... dont *Le Silence des Rizières* (2006) et *Ecchymoses* pour Arte. Aujourd'hui, elle prépare un long-métrage de fiction intitulé *Stalingrad's lovers* pour 2011, produit par La Huit production. Rencontre.



Alter Ego : Comment t'est venue l'idée de réaliser une fiction sur les usagers de crack ?

Fleur Albert : La toxicomanie, la dépendance sont des questions fondamentales dans une société au capitalisme dévorant qui ne cesse de fabriquer de l'exclusion. Je me suis intéressée au crack grâce à deux faits-divers qui m'ont beaucoup interpellée. Tout d'abord, en 2002, un jeune homme, Olivier, usager de drogue, est mort de froid à la gare de Lyon. Ensuite, le même hiver, lors de l'évacuation du squat de la Chapelle pour la première fois, un vieil usager, Issa a pris la parole devant les médias au nom d'une communauté d'usage. J'ai donc mené une sorte d'enquête et c'est comme ça que je suis arrivée auprès des usagers qui fréquentent EGO.

A. E. : Pourquoi une fiction plutôt qu'un documentaire ?

F. A. : Je suis partie d'une histoire personnelle qui est devenue l'histoire de Medhi, sorte de parrain de sa communauté. Il meurt de froid. Son meilleur ami lui avait promis de ramener son corps au pays. Le film montre comment toute une communauté peut retrouver une forme d'humanité et le sens du sacré, en vivant aussi en dehors des lois, au prix de violences extrêmes. Il est très difficile de représenter l'intimité du rapport à la drogue au cinéma. Selon moi, seule une fiction avec des acteurs non-professionnels peut transmettre cette expérience. C'est une autre façon d'exhumer les blessures et les accidents de la vie. Quand on cherchait des financements, on nous

demandait : « Mais ces gens, est-ce qu'ils vont pouvoir travailler avec vous ? », « Il n'y a pas de personnage normatif ? »

C'est un huis clos imaginé à partir ce que j'ai vécu avec eux. Pour moi, le corps, c'est politique, la politique des villes, c'est aussi la politique des corps et donc la toxicomanie est au cœur de cette question.

A. E. : Qu'évoque le titre *Stalingrad lovers* ?

F. A. : C'est un western mystique, une histoire d'amour avec un territoire, avec un produit. C'est une épopée urbaine dans laquelle les usagers sont les griots qui racontent ces villes transparentes (cachées). Voici l'histoire en quelques mots : un homme est mort, dans la rue. Medhi. Il fût un jour le parrain de la communauté des usagers du crack. Isaïe, son ami, doit remplir la promesse faite un jour à Medhi : faire revenir son corps au pays, le Sénégal. Pour trouver de l'argent, à cinquante ans passés, il reprend la vente de crack et ouvre donc un squat... Il recrute ensuite Mona, prostituée et amour de longue date, Octave, travesti, et Jackson, un jeune homme qu'Isaïe prend sous son aile. Il y est question de fidélité et de trahison, de transmission et de perte, de survie et de spiritualité, d'amour et d'argent...

A. E. : De quelle façon as-tu recueilli la parole des usagers ?

F. A. : J'ai mené beaucoup d'entretiens avec eux sur la famille, la frontière,

STALINGRAD USERS* (* USAGERS)

la loi, la jouissance et non pas sur leur histoire avec le produit. Cela permettait de partir de leurs sensations, de leurs souvenirs, leur poésie oubliée que je n'aurai jamais pu inventer. À partir de là, ils venaient jouer des scènes très écrites et d'autres très improvisées à mon atelier du 104. Avec mon co-scénariste, Laurent Roth, on récrivait le scénario afin de transmettre le savoir des usagers, leur vision du monde. Cela n'aurait pas été possible sans une confiance réciproque : en trois ans, je n'ai jamais sorti ma caméra alors que j'allais les voir tous les jours dans les squats. Au début, ils me disaient : « mais attends, qu'est ce qu'on a à gagner nous, là-dedans ? » L'apprentissage et la construction des personnages se sont faits avec la singularité de chacun, le récit s'est construit dans le temps. À un moment, c'est devenu un travail pour certains pendant cinq ou six mois avec un contrat et une petite rémunération, et ça c'était important pour tout le monde. Nous avons aussi faits des lectures du scénario avec les protagonistes au 104, où des débats incroyablement fort et des rencontres ont eu lieu avec le public qui suivait l'atelier. Le tournage (au printemps) devra être à la hauteur artistiquement de cette aventure collective, unique et folle !

Entretien réalisé
par Malika Amaouche

La Huit Production
01 53 44 70 88
production@lahuit.fr

Il y a bien deux ou trois ans, une jeune femme est venue à EGO et nous a présenté un projet de film. Voilà. Aujourd'hui, trois d'entre nous ont été choisis pour tenir un rôle dans *Stalingrad lovers*. Melissa, Pat et moi. Depuis, nous faisons des présentations devant un public qui apparemment croit aussi à l'aventure, et nous fait un retour très surprenant à la fin de chaque représentation.

Donc comment ne pas dire les choses comme elles sont ? Dans le petit EGO du quartier de la Goutte d'Or, il existe des gens capables de jouer autrement que fictivement.

Nous trois avons appris à vivre ensemble aussi. La confiance en chacun et en ce projet puis la confiance de Fleur en son équipe, nous a aidés. Elle est notre réalisatrice avec la complicité de Laurent, son assistant. Les répétitions n'ont pas été très surprenantes car dans le milieu

de la toxicomanie la présence de tous est rare car certains sont en prison, d'autres ont oublié ou sont partis au moment où ou il ne fallait pas. Mais qu'à cela ne tienne, nous sommes bien tous là et prêt à affronter cet univers qu'est le cinéma, pour que des spectateurs croient aussi en nous.

Bientôt nous allons commencer le tournage mais cette fois-ci, le vrai ! Et comme on dit pour vous faire venir devant la toile, cela ne tient qu'à Fleur pour le feu vert !

Oui ! Il y a des rôles qui ne sont pas encore donnés mais d'autres ont fait des essais avec nous et là maintenant je pense qu'elle va nous demander si l'on doit le faire avec telle ou telle personne, car vouloir n'est pas toujours savoir et ça nous le découvrons tous les jours !

Commentaire de Jean-Paul Edwiges



Spéciales dédicaces pour vous Mesdames qui êtes passées près de nous !

Pour ce numéro « spécial femmes », lors d'une de nos réunions du CVS (Conseil de la Vie Sociale), les usagers ont souhaité rendre hommage à toutes les femmes qui de près ou de loin nous ont marqués par leur passage dans l'association :

Carole, Élisabeth, Claude, Magalie, Odile, Fleur, Isabelle, Amélie, Mélodie, Lenneke, Leïla, Maryse, Annick, Alexandra, Sophie, Mirella, Rolande, Malika, Myriam, Gladys, Nadia, et sans oublier notre chère vice-présidente : Noëlle Savignat et notre bienveillante Lia Cavalcanti qui continue à venir nous voir au Centre d'Accueil et sans oublier celles que nous n'avons pas nommées : tous les usagers leur disent : Merci !

Jean-Paul Edwiges, le président du Conseil de la Vie Sociale.

Devinette : en matière de politiques de réduction des risques, prenons deux pays : la Suède et l'Iran. Lequel possède des programmes d'échanges de seringues, délivre des traitements de substitution et rend les seringues disponibles en pharmacie ? Lequel porte la « vision d'une société sans drogue », visant l'abstinence en matière de drogues et s'opposant à la distribution de seringues ? Ces deux articles bousculent pas mal d'idées reçues !

LA SUÈDE À LA TRAÎNE DE L'EUROPE EN MATIÈRE DE RÉDUCTION DES RISQUES

La Suède, avec ses neuf millions d'habitants, est reconnue pour son système de protection sociale, son État providence et ses positions modernes sur bien des sujets. Mais en ce qui concerne sa politique de réduction des risques (RdR) associée à la consommation de drogues, la Suède est le pays européen le plus restrictif. Même l'expression RdR, du fait de sa connotation n'est pas utilisée.

La Suède est ainsi le seul pays européen qui axe sa politique nationale sur l'objectif (ou, comme ils disent eux-mêmes, « la vision ») d'une société sans drogues. Les drogues sont perçues comme une des menaces principales pour la société, bien avant les problèmes sociaux comme le chômage.

La vision suédoise d'une société sans drogues est acceptée par la grande majorité de ses habitants, travailleurs sociaux compris ! Par exemple en 1988, la proposition de mise en place de programmes d'échange de seringues a provoqué de virulentes protestations. Les opposants ont estimé que l'accessibilité des seringues n'arrêterait pas la diffusion du VIH-

sida mais au contraire augmenterait l'usage de drogues par voie intraveineuse. Ces déclarations étaient en totale contradiction avec les études scientifiques sur le sujet. Afin de combattre le VIH, le gouvernement suédois est resté fidèle à son objectif d'abstinence en matière de drogues. C'est notamment pour cela qu'il finance des centres de traitement.

Pour toute la Suède, il n'existe que deux programmes d'échange de seringues (situés dans le sud du pays). Officiellement et depuis plus de 20 ans, ce sont des projets scientifiques expérimentaux ! Leurs plages d'ouverture sont très réduites : deux heures par jour, cinq jours par semaine. De plus, ils ne reçoivent que des personnes âgées de plus de 20 ans.

Un usager Suédois, Reinstade Hank (1) affirme : « *Je vis à Stockholm et nous n'avons même pas un programme d'échange de seringues. Il est même illégal de posséder des seringues et des aiguilles sans licence, ce qu'on peut obtenir uniquement en tant que dentiste, vétérinaire ou médecin. Il est tellement plus facile de trouver*

de la drogue qu'une seringue propre. Les usagers sont totalement incapables de changer leur situation ».

Lors des EGUS 5 (2), j'ai rencontré Berne Stalenkrantz, directeur de l'Union suédoise des usagers de drogues. Cette union est la seule organisation d'auto-support, tenue par des usagers de drogues actifs et non basée sur l'abstinence. Dans le contexte difficile de la Suède, cette union essaie d'insérer la réduction des risques dans l'agenda politique. Ses membres estiment que le gouvernement suédois ne respecte pas le droit à la santé, pourtant prévu dans la constitution suédoise, de toutes les personnes qui consomment des drogues. L'objectif principal de ce groupe est de remplacer la « Tolérance zéro » par des politiques humaines, réalistes, s'inspirant d'études scientifiques. Ils souhaitent que l'usage de drogues soit décriminalisé afin de permettre aux usagers de demander de l'aide (soins, services sociaux, substitution). Ils mettent tout en œuvre pour assouplir les règles d'admission dans les programmes de méthadone,

aussi contraignantes que celles qui concernent la prescription d'héroïne dans d'autres pays.

Ce groupe milite pour la mise en place de programmes d'échange de seringues partout dans le pays afin que se résorbe le marché suédois de seringues usagées qui favorise la propagation du VIH-Sida et des hépatites. Malgré le fait que les autorités de la ville de Stockholm

essaient de mettre un terme à cette activité, ces militants distribuent dans leurs locaux, de manière totalement illégale, du matériel d'injection.

Saluons ce groupe de personnes courageuses qui militent, dans un climat difficile, pour un meilleur bien-être et un meilleur accès à la santé des personnes qui consomment des drogues.

Lenneke Keijzer

Site internet :
www.svenskabrukareforeningen.se

(1) Pseudonyme

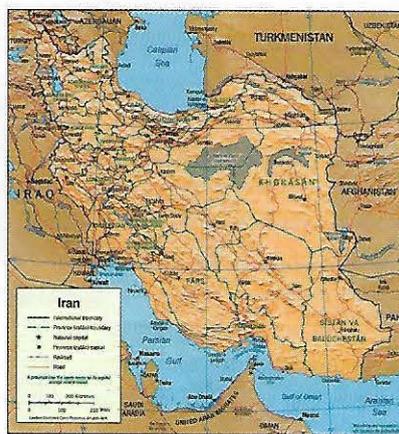
(2) La cinquième édition des États Généraux des Usagers de Substances a eu lieu le 26 et le 27 novembre 2009.

L'USAGE DE DROGUES AU MOYEN-ORIENT LA SITUATION IRANIENNE

Principale route de transit de l'héroïne entre l'Afghanistan et l'Europe, l'Iran connaît un usage massif d'opiacés et doit faire face aujourd'hui à un développement de l'usage par voie intraveineuse avec les conséquences en termes d'infections et de complications somatiques (VIH, hépatites B et C principalement) et sociales (précarisation, insécurité).

Pays de 70 millions d'habitants dont 70 % a moins de trente ans, on estime en Iran entre 2 et 4 millions le nombre de personnes dépendantes aux opiacés (principalement opium fumé mais aussi héroïne) et entre 200 000 et 400 000 le nombre d'usagers de drogues par voie intraveineuse. L'usage d'amphétamines et des dérivés type ecstasy est en très forte augmentation. Le GHB, la kétamine et l'alcool sont évidemment très faciles à trouver.

Les principaux produits injectés sont l'héroïne brune et le crack iranien qui est une héroïne de très haute pureté. Les injections de solutions contenant un mélange



d'héroïne et de corticostéroïdes sont en augmentation ainsi que celle de comprimés (benzodiazépines et barbituriques, buprénorphine). Concernant les prises de risque liées

à l'injection au cours du dernier mois, 30 % ont partagé au moins une fois leur seringue et 37 % l'ont réutilisée. Par ailleurs, 4 % ont commencé la pratique de l'injection en prison. Les seringues sont disponibles à bas prix via le réseau des pharmacies (il y a plus de soixante programmes d'échange de seringues type « boutique » à travers le pays). Le port de la seringue est autorisé légalement et n'est pas répréhensible.

L'usage de stimulants, bien que rare jusqu'en 2003, augmente de façon très rapide actuellement, notamment l'usage de dérivés amphétaminiques auprès des plus jeunes populations.

L'usage de cocaïne reste quant à lui relativement rare, principalement en raison du coût très élevé.

Face à ce développement de l'usage de drogues, l'Iran s'est dotée ces dernières années d'un système d'offre de soins et de services de prévention de grande qualité, avec par exemple : Aftab Society. Il n'y avait pas en Iran de traitements de substitution aux opiacés et l'usage de drogues était totalement criminalisé jusqu'en 1996. À cette date, si l'usage de drogues reste criminalisé, les personnes interpellées peuvent solliciter une prise en charge thérapeutique et ainsi échapper aux poursuites pénales. Cependant 65 % des prisonniers sont en détention pour infraction à la législation sur les stupéfiants

Offre de soins :

- 65 programmes d'échanges de seringues (5 en milieu carcéral).
- 110 centres de sevrage publics et 600 privés (méthodes de sevrage rapide ou ultrarapide accompagnées de psychothérapies brèves et de thérapies de groupe).
- 35 centres délivrent des traitements de substitution, dont 2 sont ouverts aux femmes, sur 6 000 places disponibles (en priorité aux consommateurs d'opium puis aux usagers d'héroïne). En effet, une partie des soins étant à la charge des patients, les usagers d'opium, généralement plus solvables et plus compliants, sont préférés aux usagers d'héroïne, bien que la dépendance pharmacologique à l'opium soit considérée comme aussi forte

que celle à l'héroïne. Le coût d'un traitement par méthadone à la charge du patient est d'environ 25 dollars par mois. La méthadone est également utilisée pour des traitements de courte durée chez des opio-dépendants bien que son efficacité pour ce type d'utilisation ne soit pas prouvée.

Dans la dernière année, plus de 200 000 usagers de drogues ont bénéficié d'une thérapie (tous types confondus), principalement sevrage et psychothérapies rapides. Les études menées en Iran montrent que les traitements par méthadone font fortement diminuer l'usage de drogues, les pratiques d'injection, la criminalité et la violence sociale.

L'usage de drogues chez les femmes, reste caché, car durement réprimé. Les usagères se font bannir de leur famille, sont obligées de divorcer et se retrouvent en situation d'errance et de grande précarité. Les structures de prévention et de soins, bien que mixtes restent peu fréquentées par le public féminin. C'est pourquoi deux centres dédiés à ce public ont été ouverts récemment. On trouve en Iran des enfants opio-dépendants par initiation dans le cercle familial, parmi les couches les plus défavorisées de la population. Ils ont accès aux centres de soins et nombre d'entre eux bénéficient de traitements, notamment par la méthadone.

Nicolas Bonnet,
Pharmacien de santé publique,
Équipe d'addictologie
hospitalière Ecimud de l'hôpital
de la Pitié-Salpêtrière.

L'USAGE DE DROGUES EN IRAN : PRINCIPALES TENDANCES

(D'après Epidemiological Study of Drug Abuse in Iran, UNODC, 2001.)

Usages et usagers d'opiacés

3 761 000 utilisateurs d'opiacés (consommation dite abusive : 2,5 millions et 1 158 000 dépendants)
94 % des consommateurs réguliers d'opiacés sont des **hommes** et **75 %** d'entre eux **les ingèrent ou les fument**.

Un quart des dépendants aux opiacés sont consommateurs **d'héroïne**, (la moitié par voie intraveineuse)

250 000 usagers d'héroïne par inhalation ;
175 000 par voie injectable
16 % des consommateurs réguliers d'opiacés ont **déjà procédé à une injection**.

Concernant les contaminations par le VIH, sur les **30 000 à 40 000** personnes contaminées :

- **85 %** : par voie intraveineuse
- **50 %** se disent séropositifs pour le VHC.

8 MARS : « LES FEMMES, SONT-ELLES DES GENS COMME LES AUTRES ?»

Un dossier sur les femmes... sujet qui n'est pas si évident que cela ! De quoi parle-t-on quand on parle des femmes ? Femmes migrantes, philosophes, habitantes du 18^e, migrantes, séropositives, éducatrices, politiques... Les femmes ne sont pas une catégorie homogène. Mais alors pourquoi parler de spécificité ? Un exemple intéressant permet d'apporter l'esquisse d'une réponse : pour monter ce dossier, j'ai cherché les structures dédiées ou proposant des actions pour les femmes dans le 18^e. Au téléphone, la plupart ont été étonnés de cette demande pour finalement m'envoyer vers le centre de Planification de la Goutte d'Or (voir p. 14-15). Et comme me le dira une sage-femme y travaillant : « des lieux spécifiques ? Et bien c'est comme dans tout le reste de la ville, il y en a très peu. » Dans le 18^e, nous avons donc de la chance ! Avec le « Festival au féminin » (p. 15), le groupe de travail sur la santé des femmes de « l'Atelier Santé ville » ciblant les femmes (p. 17), des cours de français pour des femmes nouvellement arrivées en France (p. 16-17), ou encore par cette exposition en hommage aux femmes célèbres qui ont habitées le quartier de la mairie du 18^e.

S'intéresser aux singularités des femmes (A. Lalande p.) ce n'est pas une polémique inutile, c'est mieux connaître la réalité de ce que vivent les femmes afin d'apporter les réponses adéquates. C'est par exemple créer une consultation gynécologique pouvant recevoir des femmes séropositives (p. 13). Comme le dit si justement Anne Coppel (p. 12-13), il ne s'agit pas de savoir pourquoi les femmes se comportent de telle ou telle manière, mais de se pencher sur comment (elles le font) pour apporter des réponses justes et surtout adaptées à leurs besoins. S'intéresser aux spécificités des femmes, c'est permettre que ces particularités ne soient pas un frein pour l'égalité.

Malika Amaouche



POLYCONSOMMATIONS ET GROSSESSE



Laurence Simmat-Durand, enseignante-chercheuse à l'université Paris-Descartes, Paris, France (CERMES3) nous présente les premiers résultats d'une étude concernant les polyconsommations chez les usagères et leur incidence sur le suivi des grossesses. Cette enquête a été réalisée en collaboration avec Stéphanie Toutain, Natacha Vellut, Louise Genest, Anne-Marie Simonpoli, Catherine Crenn-Hébert, Elsa Miossec et Claude Lejeune.

Dans le cadre des grossesses, les associations de produits sont délétères et porteuses de risques majorés pour le fœtus, y compris par les modes de vie associés des mères usagères. Cette enquête rétrospective a porté sur tous les enfants nés ou ayant été hospitalisés en néonatalogie dans un hôpital de la région parisienne sur une période de dix ans et dont la mère a été identifiée, par

ses déclarations ou par des tests, comme consommant au moins une substance psychoactive autre que le tabac seul. Le nombre de produits associés caractérise des femmes ayant des profils socio-démographiques et des histoires reproductives différentes. Leurs caractéristiques reflètent leur mode de sélection par leurs consommations qui ne sont pas comparables à celles d'une population générale de femmes accouchées. Dans cette étude, près de six femmes sur dix ont une substitution aux opiacés et 44 % consomment des benzodiazépines et d'autres psychotropes. Les consommations de médicaments psychotropes pendant la grossesse sont assez mal repérées et font l'objet de débats sur leur utilisation, entre les risques pour l'enfant à naître et le risque de ne pas soigner les troubles de santé mentale chez les femmes enceintes.

Un mauvais suivi, insuffisant ou tardif des grossesses, reste un marqueur important des consommations

excessives, car, soit la mère tait ses consommations pour ne pas être repérée des services sociaux, soit elle rencontre une difficulté à reconnaître la grossesse ou à envisager de la mener à terme. Or, le mauvais suivi présente des risques pour le nouveau-né car cela peut différer sa prise en charge. La difficulté du suivi des femmes ayant un usage abusif de substances, surtout illicites, est rapportée dans la plupart des études. L'âge de la femme, ses antécédents d'IVG et de fausses couches, une première consultation qui arrive trop tardivement peuvent dès lors constituer des indicateurs que la personne est polyconsommatrice. En effet, cette étude montre que les événements liés aux interruptions volontaires de grossesse et aux fausses couches sont particulièrement nombreux : 58,4 % des femmes ont connu l'un et/ou l'autre. Or, des recherches ont mis en évidence que les interruptions de grossesse sont un facteur majeur de dépression ou de consommation de substances lors de la grossesse suivante.

L'exploitation de cette enquête va être poursuivie afin de déterminer l'influence de ces types de consommation sur les caractéristiques des enfants qui y ont été exposés.

Laurence Simmat-Durand

LES FEMMES SONT DES GENS COMME LES AUTRES

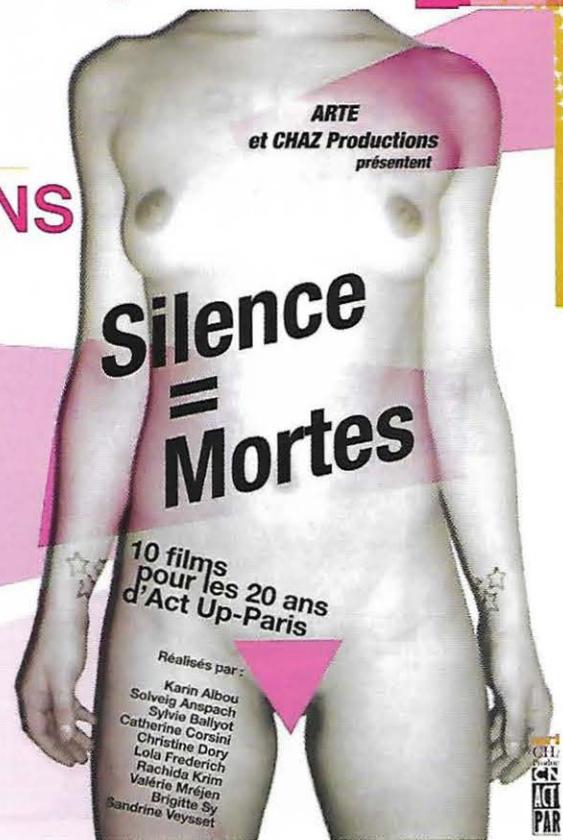


Comment faire pour en convaincre votre voisin de palier, si viril et bien intentionné ? C'est là tout le problème des filles : convaincre de l'évidence, obtenir plus que l'adhésion de principe (à l'occasion un peu irritée : « Bien sûr que les femmes sont les égales des hommes, pourquoi faire tout ce raffût ? »), mais aussi des actes. Car si les femmes sont des gens comme les autres, pourquoi leur demander sans cesse de faire des choses impossibles ? Assumer souvent seules ou presque la charge des enfants, passer huit heures de plus que leur compagnon chaque semaine en moyenne à assumer les tâches ménagères, travailler pour un salaire inférieur en moyenne de 20%, faire encore à manger quand elles auraient envie de s'écrouler avec une BD, rester bien sages à leur place quand ces messieurs pérorent et brillent ? Drôle de traitement pour des gens en principe égaux. Et le problème est le même pour bien d'autres. Voyez les consom-

mateurs de drogues : des Martiens ? des sous-gens impossibles à comprendre ? Ce n'est pas parce qu'on consomme des produits qu'on n'a pas une famille, un travail, un cœur, une éthique, envie d'être heureux, d'avoir des choix et un futur. Ou les séropositifs. Des gens à part ? de peu de vie ? désignés par le destin ?

Ce n'est pas non plus parce qu'on a rencontré un jour le VIH qu'on ne voudrait pas pouvoir grandir ou vieillir comme les autres, avoir des amours comme les autres, être considéré comme l'égal de ses collègues, comme toute autre personne malade s'octroyer le droit d'être pénible quand on est rongé par les effets indésirables des traitements, être juste comme tout le monde, quoi...

Alors imaginez ce casse-tête : être à la fois femme et séropositive. Avec l'indifférence grandissante au sida et ce faux intérêt pour le droit des femmes qui sont la marque de nos sociétés, il semble parfois que la tâche soit chaque jour un peu plus rude pour les femmes séropositives de faire comprendre qu'elles ont envie d'être considérées comme entières, vivantes, responsables d'elles-mêmes et douées de cœur et d'esprit. L'été dernier un groupe de femmes cinéastes s'est attelé à faire de cette tâche leur affaire. Sollicitées par Chaz Productions à l'occasion des 20 ans d'Act Up-Paris, dix d'entre elles ont réalisés dix petits films de trois minutes sur un sujet de leur choix dont le seul point commun était de parler de femmes qui vivent avec dans leur corps ce virus. Chaque film



est une petite épure ; la collection entière est d'une grande beauté, à la fois sobre et simple. De Mélody l'adolescente séropositive depuis la naissance, à Aimée, dont l'histoire est dite à la première personne par un homme, on rit, on pleure, on est touché au fond du fond de soi. Mon cœur va à Christine, la footballeuse au sourire irradiant. Et à Catherine, amie bouleversante.

Aude Lalande

Les films sont sur le site
d'Arte : [www.arte.tv/fr/
recherche/2956106.html](http://www.arte.tv/fr/recherche/2956106.html)



LES USAGÈRES DE DROGUES, ENTRE VICTIMES ET COUPABLES



Les femmes ont-elles une relation aux drogues différente des hommes ? Lorsqu'on leur pose la question, elles ne sont pas d'accord entre elles : « Peu importe qu'on soit homme ou femme, disent les unes, chacun a sa propre histoire avec les drogues » « On est tous dans la même galère. ». « Bien sûr qu'il y a des différences entre eux et nous, disent quelques autres, les enfants sont à notre charge » ; « dans la rue, ajoutent les dernières, nous devons nous battre comme eux, alors que nous ne sommes pas de force égale ». Il est toujours dangereux de faire des généralités aussi bien sur les femmes que sur les drogues. Dans la rue, des garçonnnes, habillées avec les mêmes jeans et les mêmes baskets qu'eux côtoient des filles toujours maquillées, toujours en talons, même si le collant est déchiré, mais les unes et les autres se vivent souvent comme des individualités qui n'ont rien de commun avec « les autres femmes ». Le monde de la rue a ses règles propres qui tendent à neutraliser tout autre appartenance, qu'elles soient liées à l'âge, au sexe ou au milieu d'origine. Chacun et chacune sait qu'il doit se battre pour survivre avec ses armes

propres. Au-delà de la violence ou de la ruse, les réseaux d'inter-connaissance et la solidarité sont également des ressources. Si les femmes ont souvent un moindre accès aux réseaux relationnels, essentiels dans le trafic, elles ont plus souvent qu'on ne le dit recours à la solidarité entre femmes. Les dépannages et autres coups de main se vivent au quotidien, mais ces gestes de solidarité sont passés sous silence, peut-être parce qu'ils sont vécus comme naturels ou encore parce qu'ils ne suffisent pas à combler le sentiment de solitude. Le discours convenu est celui de la rivalité, plus évidente pour les hommes. Quelles que soient les armes qu'elles utilisent, les femmes ne peuvent survivre dans la rue si elles ne sont pas des guerrières. L'arme la plus redoutable, c'est la capacité d'aller au bout de sa propre violence. Cette violence sans frein est la manifestation d'une vie « au bord de la crise de nerfs ». Elle fait peur parce qu'elle met en scène à la violence folle de l'exclusion.

Lorsque les femmes se différencient des hommes, elles mentionnent d'abord les enfants et d'autre part les violences auxquelles elles sont confrontées. C'est d'ailleurs ce que retiennent aussi tous ceux qui les approchent, entre la représentation de la victime et celle de la coupable. Il est plus difficile d'identifier les spécificités des femmes dans la relation à la consommation de

drogues, c'est-à-dire ce qu'elles y recherchent et comment elles le vivent. Encore une fois, la culture de la rue masque les différences de trajectoires, entre celles qui se retrouvent dans la rue parce qu'elles n'ont pas voulu ou pas pu renoncer à la consommation de drogue, et celles qui ont découvert le produit en cours de route, parce qu'il aide à supporter les aléas du quotidien. Pour les unes, la rue est l'aboutissement d'une longue série de galères tandis que d'autres, en particulier les étrangères, n'ont pas d'autres possibilité que la rue. La prostitution, fréquente dans le milieu de l'usage de crack, n'est pas investie de la même manière selon qu'elle est antérieure ou non à la consommation de drogues.

Dans les services, les usagères de drogues sont toujours moins nombreuses que les hommes, en partie parce qu'elles sont effectivement moins nombreuses dans la grande dépendance, comme dans la grande exclusion. « Elles sont pires que les hommes », avouent parfois ceux qui les accueillent. C'est précisément ce qu'elles redoutent d'entendre. Rien d'étonnant si elles ne sollicitent les services qu'en dernière instance, quand elles n'ont plus d'autres recours. L'expérience montre néanmoins qu'elles sont d'autant plus nombreuses que les réponses tiennent compte de leur demande propre et qu'elles ont la garantie d'un accueil sans jugement. Il n'est pas facile de surmonter ses propres préjugés, d'autant qu'avant de penser à la femme, on pense aux enfants. Le blâme

est consensuel, jusque y compris de la part de leurs compagnons de galère. Un garçon qui a fait « un pas de côté » peut toujours faire appel à l'indulgence de sa famille ou du moins de sa mère, tandis que les filles n'ont pas le droit l'erreur. On ne peut manquer de s'interroger : pourquoi diable ces femmes se retrouvent-elles dans la rue ? Quelle est donc cette frénésie de drogue ? Et pourquoi font-elles des enfants qu'elles ne sont pas en mesure d'élever ? Ces questions sont sans réponses. Pour rompre avec le processus à l'origine de l'exclusion, il faut renoncer au « pourquoi », pour

passer au « comment ». Chacune a son histoire, en grande part modelée par des attentes et des contraintes différentes selon que l'on naît homme ou femme. Comprendre le processus à l'origine de l'exclusion peut leur permettre de surmonter suffisamment conflits et rupture pour parvenir à mobiliser leurs ressources propres. C'est un trajet qui leur appartient. À leurs côtés, professionnels ou proches doivent se contenter de les aider dans l'immédiat à mieux se protéger pour qu'à terme, elles puissent se reconstruire.

Anne Coppel

CONSULTATION DU PLANNING FAMILIAL

Engagé pour le droit des femmes, le Planning travaille depuis plusieurs années en partenariat avec des associations de lutte contre le sida, sur la question des femmes face à la pandémie de VIH/Sida.

Dans ce partenariat, il a pu constater que les femmes séropositives étaient plus souvent discriminées du fait de leur genre. Leurs soins et leur suivi sont bien souvent construits sur le modèle des hommes. Pourtant, des expert-e-s s'accordent à dire que le suivi gynécologique des femmes séropositives doit être régulier et sérieux du fait de leur statut sérologique et des infections qui en découlent. Pourtant, il apparaît qu'elles ne sont pas suivies régulièrement, voire pas du tout à cause du manque d'accès et/ou d'un manque d'information.

Pour ces raisons l'association, Départementale de Paris du Planning a décidé d'ouvrir ses consultations aux femmes concernées par le VIH qui répondent à ce besoin et leur offrir un espace de parole. Dans ces consultations les femmes usagères ont toutes leur place.

Consultation sur rendez-vous : 0800 803 803
(Appel gratuit depuis un poste fixe)

Mouvement Français pour Planning Familial
10, rue Vivienne*
75002 Paris métro : Bourse

*Conseil de J. P. Edwiges : Pour se rendre rue Vivienne : prendre la rue des Martyrs, la rue du Faubourg-Saint-Denis et on arrive rue Vivienne en évitant les grands boulevards. (C'est ainsi qu'il se rendait, étant jeune, au « Scaramouche » ou au « Rex »).



HOMMAGE À UNE BIEN GRANDE DAME

Yvonne, « la petite dame qui ne paie pas de mine », vient de s'en aller discrètement sans histoires un peu comme s'éteint la flamme d'une bougie qu'on a laissé se consumer jusqu'au bout. Si elle ne cachait pas sa santé chancelante, personne ne pouvait imaginer le restaurant de la Goutte d'Or privé de sa fondatrice, patronne et chaleureuse hôtesse ? Soudain c'est un grand vide pour Karim, toute sa famille, ses nombreux amis : ils sont comme orphelins ... Au long de sa vie et particulièrement dans les moments difficiles, Yvonne est restée forte et présente pour ceux qui avaient besoin d'elle. C'est maintenant à tous ceux qu'elle accueillait de soutenir Karim et les siens d'une chaleureuse amitié.

Claude Moynot

REMERCIEMENTS

Nous remercions chaleureusement tous ceux qui ont contribué à ce numéro :

AGO
Camille
Fleur Albert
Nicolas Bonnet
Anne Coppel
Didier Gianella
Laëticia Guédon
Anne Pauly
Jean-Paul Edwiges
Philippe Férin
Catherine Kapusta
Lenneke keijzer
Aude Lalande
Emilie Malbec
Laurence Simmat-Durand
Maud Verdier

Le comité de rédaction
Tout le personnel d'EGO
Et les usagers...

UN LIEU DÉDIÉ À LA SANTÉ DES FEMMES OUVERT À LA GOUTTE D'OR

Mairie de Paris

et le bien-être des enfants, des jeunes
pour la santé

familles
et de leurs

**LE PÔLE SANTÉ
GOUTTE D'OR** ☎ 01 53 09 94 10
Fax : 01 53 09 94 28

Un centre polyvalent
d'information et de prévention
Accueil de 9h à 18h30
16-18, rue Cavé
75018 PARIS

Prévention Santé

Alors qu'on déplore souvent le manque de structures destinées aux femmes, la Goutte d'Or, un quartier plein de ressources, dispose d'un centre de planification et d'éducation familiale qui propose un accueil anonyme, gratuit et sans rendez-vous.

C'est un tout petit bataillon, composé de trois sages femmes, dont deux ont une formation de conseillère conjugale et familiale, deux secrétaires et des médecins vacataires. En plus des missions de planification classique (contraception, prévention), on vient aussi au centre pour discuter en groupe de vie sexuelle et affective ou de violences.

Côté Planification familiale

La mission première du centre est d'offrir un accueil individuel, ano-

nyme et gratuit pour tout ce qui concerne la maîtrise de la fécondité, les moyens de contraception et de prévention. On y aborde donc la vie sexuelle ou les relations dans le couple. En revanche, il ne s'y fait, aucun suivi de grossesse.

C'est donc une petite halte dans la vie, le temps de souffler un peu, si on n'a pas d'argent, ou si l'on est jeune et seul parce qu'on vient de se fâcher avec ses parents. Une petite halte qui, selon une sage-femme du centre, peut durer de quatre à cinq ans en moyenne. Comme le centre est ouvert toute la semaine on peut, y venir tous les jours. Ainsi, cette femme, motivée pour prendre la pilule mais qui a peur de l'oublier, viendra quotidiennement la prendre au centre jusqu'au jour où elle n'en n'aura plus besoin. Enthousiasmée, elle en parle déjà autour d'elle, ce qui

va sûrement amener d'autres femmes au centre. Par le bouche-à-oreille ou orientées par les associations ou les éducateurs de rue, des femmes de tout âge y viennent volontiers. Elles peuvent être reçues immédiatement sans rendez-vous par les sages-femmes qui peuvent proposer un test de grossesse, renouveler une pilule ou proposer un moyen de contraception.

Côté crise

C'est aussi un endroit où, parce qu'on traverse une crise avec un adolescent, ou parce que son couple est chahuté par l'arrivée d'un enfant, on peut parler avec des conseillères conjugales et familiales. Une ou deux fois par semaine, c'est une jeune fille qui vient pour poser ce type de question : « Mon copain me demande de faire ça, je ne suis pas d'accord, est-ce que ça va ou pas ? »

La souplesse du cadre permet aussi d'apporter de l'aide à des personnes qui ont des problèmes pour honorer un rendez-vous par exemple, ou ne sont pas sûres de la démarche à adopter par exemple face à des violences.

Côté violences

Une demande d'IVG peut parfois amener à parler des relations dans le couple. Dans d'autres cas, des femmes viennent aborder de front la question des violences conjugales, ce qui, malheureusement, arrive fréquemment, non pas parce que les hommes du 18^e seraient plus violents qu'ailleurs, mais parce que le centre n'étant pas sectorisé, on y vient de



FESTIVAL AU FÉMININ

**La création artistique
conjugée au féminin
Du 1^{er} au 8 mars.**

Existant depuis dix ans à la Goutte d'Or, ce festival est à l'initiative de la compagnie Graines de Soleil. Cette année, c'est une femme qui assure la programmation artistique : Laëticia Guédon. Elle a choisi d'intituler le festival de 2010 : « Une émergence ! » et donc de favoriser la promotion des jeunes et des artistes peu connus. Un intense travail a été mené en partenariat avec les associations et les lieux artistiques de la Goutte d'Or. Le festival se terminera par une représentation intitulée : *Paroles de femmes*. Cette pièce a été réalisée à partir d'un atelier théâtre avec des femmes qui suivent des cours d'alphabétisation au centre social Accueil Goutte d'Or animés justement par Angélique Boulay de la compagnie Graines de Soleil. Rendez-vous donc le 8 mars au Lavoir Moderne Parisien.

M.A

**Le programme de l'ensemble du
festival est disponible ici :**
[www.lagouttedor.net/
festivalaufeminin/](http://www.lagouttedor.net/festivalaufeminin/)

tout Paris, accès facilité par l'anonymat et la gratuité.

Lorsqu'une femme vient parler des violences qu'elle subit, le premier soutien consiste à lui présenter les possibilités d'actions à sa disposition, et à l'aider à réfléchir à savoir si elle porte plainte ou non. Plusieurs entretiens sont souvent nécessaires avant qu'une action ne se dégage. Si, après avoir parlé de leurs problèmes, certaines femmes continuent à fréquenter le centre, d'autres ne reviennent pas. Par ailleurs, le centre partage ses locaux avec un point d'accès aux droits, qui peut offrir une information juridique.

Accueil collectif

Pour ce genre d'action, le centre organise des rencontres avec le public du centre social Torcy, des associations comme ADAGE, Accueil Goutte d'Or ainsi qu'avec les établissements scolaires du quartier. Avec ces derniers, les délégués des élèves sont souvent associés au projet.

Ainsi, avec des groupes mixtes, sont abordées la sexualité et la prévention ainsi qu'un début de réflexion sur la vie affective et sexuelle. Tel matin, c'est un groupe d'élèves du lycée professionnel qui est présent. Les questions fusent : « Est-ce qu'on est vierge ou pas ? Quand ça commence un rapport sexuel ? Où ça s'arrête ? ». Ensuite la conseillère conjugale qui anime ce groupe leur demande les sujets qu'ils souhaiteraient voir aborder. Ils répondent unanimement : « Des premières fois ! » « Quand est-ce qu'il faut le faire ? » « Est-ce que c'est bien » « Est-ce que ce n'est pas

bien ? ». Avec les femmes en alphabétisation ou en insertion, des groupes de parole sont aussi menés en quatre ou cinq séances. On y aborde à la fois des questions générales sur la santé et des sujets plus délicats comme ceux concernant la vie affective et sexuelle. La première fois, on y présente l'accès au soin : fonctionnement de la Sécurité Sociale, de l'aide médicale d'Etat ; des spécificités des centres et des services : hôpitaux, médecine de ville... Ensuite on parle des représentations autour de la santé. Souvent à la question : qu'est-ce qu'une bonne santé ? Elles vont répondre : bien manger et bien dormir. On les amène à réfléchir sur les moyens nécessaires pour se soigner (travail, argent, aides de l'état). Enfin est discuté tout ce qui a trait au corps, son fonctionnement, la physiologie des organes sexuels (ceux des femmes comme ceux des hommes), le cycle menstruel. L'année dernière le centre a fait un travail conséquent sur la thématique : « Comment parler de sexualité à ses enfants ? ». Une histoire qui va faire des petits....

Malika Amaouche

**Centre de Planification
et d'Éducation Familiale
(Pôle Santé Goutte d'Or)
16 rue Cave
75018 Paris.
Téléphone : 01 53 09 94 25**

AGO

Quelques jours avant de passer leur premier examen, le DILF (Diplôme Initial de Langue Française), les femmes du groupe Goutte d'Or nous livrent leurs impressions :



« Pour l'instant je me sens bien mais **quand même je suis émue** »

Fatimata

« **J'ai la tête dans les nuages** ; Je ne sais pas comment ça va se passer »

Sippa

« **Si je le réussis, je vais crier** : les voisins vont dire « mais qu'est-ce qui se passe ? »

N'namary

« Partout où j'irai, **je le montrerai et je l'encadrerai** même dans mon salon »

Karidiata

« **Mon mari m'encourage beaucoup** »

Khadidjetou

« Le jour du diplôme il y aura du stress mais **ça me plairait beaucoup de le réussir** »

Assetou

« Je veux demander la nationalité française : **le DILF * va m'aider** pour ça » **Panomratana**

« Je suis contente car ce n'est pas comme les premiers jours.

J'ai appris beaucoup de choses »

Rahila

« J'ai des problèmes mais je vais mettre les problèmes de côté.

Apprendre c'est ma vie. C'est utile si après j'ai des enfants. **J'ai besoin de me débrouiller.** Alors, je mets les problèmes de côté. »

« Je me sens mal dans ma peau, **il faut que j'apprenne à me débrouiller.** »

« Je veux apprendre pour trouver un travail, **être indépendante** par rapport à mon mari. »

« **Cela me fait mal au cœur de ne pas savoir.** Ma sœur m'a dit : « Un jour, ta petite fille va te demander quelque chose, tu ne sauras pas ! »

« Je ne sais pas faire les comptes, je montre à quelqu'un : il connaît mon secret. Ça me fait mal. **Je veux avoir des secrets.** »

« **Je veux marcher toute seule.** »

« Pour lire, écrire une lettre, **faire plein de trucs sans demander aux autres.** J'ai plein de rêves mais sans lire et écrire, je ne peux pas. »

« **Je suis comme quelqu'un qui tombe à l'eau sans savoir nager.** Je suis handicapée à 100% »

UN GROUPE DE TRAVAIL SANTE DES FEMMES DANS LE 18ÈME

Dans le cadre de la Politique de la Ville, les Ateliers Santé Ville (ASV) sont le dispositif opérationnel du volet « santé » des Contrats Urbains de Cohésion Sociale (CUCS) qui promeut l'accès aux soins et à la prévention pour réduire les inégalités sociales et territoriales.

L'atelier Santé Ville Paris 18, concerne les quatre quartiers « politique de la ville » de notre arrondissement : Goutte d'Or, Chapelle, Porte Clignancourt/Porte Montmartre/Moskova, Amiraux/Simplon. Il est porté par l'association URACA.

Dans ce cadre, un groupe de travail « Santé des Femmes » se met en place en collaboration avec l'Équipe Mobile d'Information et de Prévention de Santé (EMIPS). Il réunit, professionnels du secteur, représentants d'associations locales et habitants concernés.

Un 1^{er} « brainstorming » a dégagé quelques thématiques. Les violences faites aux femmes et aux jeunes filles ont nettement prévalu sur les problèmes de suivi gynécologique. Les violences faites aux femmes et aux jeunes filles ont nettement prévalu sur les problèmes de suivi gynécologique, mais ces violences ont un lien étroit avec la façon dont les femmes concernées vivent ou subissent : sexualité / contraception / grossesses.

Plusieurs pistes d'action à explorer :

- engager le dialogue avec les jeunes à propos de sexualité, rapports de genre, vie affective,
- multiplier les lieux d'information et de sensibilisation,
- impliquer les associations de terrain

Claude Moynot

Bravo pour la mise en place du groupe de travail Santé Femmes, auquel EGO apporte son soutien actif !

Atelier Santé Ville Paris 18
Site internet :
www.ateliersanteville-paris18.fr

« **Apprendre pour moi-même.** Je regarde les livres. J'ai envie de lire un livre et je ne peux pas. J'espère que je vais réussir.
 Avant j'étais comme un escargot, chaque fois que j'avais peur, je rentrais dans ma coquille.
Maintenant j'ai cassé ma coquille. »

« Aucune de nous n'a choisi sa situation, et **n'importe quelle personne qui va dans un pays étranger rencontre les mêmes difficultés que nous.** »

« Pour nous, apprendre ce n'est pas facile car on a beaucoup de choses à faire. **Ce n'est pas comme les jeunes, pour nous c'est plus long.**
 En une année, on ne peut pas tout apprendre. »

« **La maison pour moi était ma prison.** Mon mari s'occupait de tout. Je ne sortais pas, je ne comprenais rien, je passais mon temps à pleurer. »

« J'aimerais bien jouer mon rôle de mère parce que **je ne veux pas que les enfants prennent le relais des parents.** J'ai beaucoup de difficultés, de charges familiales, mais je cours tous les matins pour aller à mon cours parce que **c'est très important pour moi et mes enfants.** »

« Aujourd'hui **j'apprends le français pour ne plus pleurer quand je ne comprends pas.** »

« **Maintenant, je me débrouille,** je prends le métro, je vais à la mairie. Avant j'avais besoin des enfants,

maintenant, je fais tout toute seule. J'ai une petite fille. Elle me dit toujours : « lis-moi quelque chose ! ». Pour moi, c'est difficile. Maintenant tout va **bien** et ma fille dit « Maman va à l'école et parle bien le français avec moi ». **Elle est fière de moi.** »

« **Quand tu ne sais ni lire ni écrire, c'est comme si tu étais handicapé.** J'aimerais beaucoup apprendre pour me sentir bien dans ma peau. »

« **Mon rêve c'est de lire un livre dans le métro, comme les autres.** »

* Le DILF (Diplôme Initial de Langue Française) est un diplôme officiel du ministère français de l'Éducation nationale qui sanctionne un niveau de maîtrise du français. Il peut être délivré aux personnes de nationalité étrangère et aux Français non francophones, non titulaires d'un diplôme de l'enseignement secondaire français.

Accueil Goutte d'Or
 10, rue des Gardes
 75018 PARIS
 tel : 01 42 51 87 75
ago@ago.asso.fr
www.ago.asso.fr

EGDO (LES ENFANTS DE LA GOUTTE D'OR)

Débat autour d'une des plus anciennes associations du quartier

À la Goutte d'Or, quartier monde, la diversité des enfants qui y vivent reflète aussi celle des enfants du monde. Venues des quatre coins de la planète, la plupart des familles de notre quartier vivent avec de nombreux enfants dans des logements exigus. Très vite, les pionniers de la vie associative de la Goutte d'Or ont senti la nécessité d'organiser la vie des enfants hors de l'école. À sa création en 1978 l'association des Enfants de la Goutte d'Or, soutenue entre autres par Simone Viguié et les fondateurs de « Accueil Goutte d'Or », ne disposait que de quelques bénévoles entraînés par Kaïd Yousef (dit Dadi) et Mohamed Arrar (dit Cap), mais d'aucun moyen financier. En trente-deux ans l'association s'est développée et son mode de fonctionnement a changé.

Pour comprendre cette évolution, il nous a semblé intéressant de faire se rencontrer une ancienne présidente des Enfants de la Goutte d'Or, Samia Smail, et son président actuel, Alexandre Selmi.

- Samia, est une authentique enfant du quartier puisque sa famille franco-algérienne y vit depuis trois générations. Avant d'en devenir présidente en 1988, c'est en 1982, à 19 ans, qu'elle a commencé comme bénévole aux Enfants de la Goutte d'Or.

- Alexandre, conseiller en création d'entreprise travaillant déjà en milieu associatif est arrivé de l'extérieur. C'est Pierre Courtoux, le trésorier d'EGO, qui, en mars 2005 à un moment difficile pour l'association,

lui demande de procéder à un audit ; en juin il est élu au conseil d'administration, en novembre il en devient président..

Samia évoque les temps « héroïques » où l'association ne disposait que de la bonne volonté de quelques habitants bénévoles mais d'aucun financement. Tout a commencé par l'organisation d'équipes de football pour les garçons. Ensuite des adultes du quartier se sont mis à emmener des enfants à la piscine, à organiser des sorties ou partaient en séjours... On utilisait les compétences de chacun et l'on se saisissait des opportunités : les talents d'un conteur pour solliciter l'imagination des enfants, le dévouement d'un médecin pour organiser des actions de prévention... Très vite est apparue la nécessité de proposer d'autres activités pour lesquelles on avait besoin d'un local. Au début on ne disposait que du prêt d'une salle, le samedi après-midi, dans le local de l'ADCLIC rue Léon ; ensuite on s'est déplacé de lieu en lieu au fur et à mesure des possibilités pour finalement s'installer dans les locaux actuels, rue de Chartres. De plus en plus d'activités ont été proposées par des habitants et des personnes venues de l'extérieur : arts plastiques, musique, théâtre... Sans oublier l'aide aux devoirs. Des parents se rencontraient, donnaient leur avis, proposaient leur aide. Pendant de longues années, avec très peu d'argent mais beaucoup d'énergie et de solidarité, de nombreux habitants du quartier ont soutenu et développé EGDO.

Au fil des années, grâce à une mobi-

lisation constante et la détermination des équipes qui se sont succédées, des subventions sont arrivées ; EGDO a pu embaucher une salariée puis deux, mais on n'a continué à vivre au jour le jour sur les principes du bénévolat, sans prendre systématiquement les mesures nécessaires à la sécurité des enfants, des salariés et des bénévoles. Pour préserver le principe de la porte ouverte sans conditions, EGDO a eu quelque difficulté à s'adapter aux nouvelles exigences et à pérenniser ses actions en se conformant aux attentes des financeurs.

Aujourd'hui, explique Alexandre, le fonctionnement des associations du troisième millénaire doit impérativement se professionnaliser. Comme dans toute entreprise, les recettes doivent couvrir les dépenses, les salariés ont des droits et des devoirs concrétisés par un contrat de travail. La différence réside dans l'objet social, la gratuité du service et le recours à des bénévoles.

À côté des animateurs, EGDO a besoin des compétences d'un comptable, d'un informaticien... Tous ceux qui font vivre l'association, qu'ils soient salariés ou bénévoles, administratifs ou animateurs, doivent, avoir les compétences nécessaires pour se comporter en professionnels. Il est, par exemple, nécessaire qu'un animateur sache utiliser l'ordinateur pour enregistrer au jour le jour les informations de suivi des activités dont il est responsable, rendre compte d'une réunion, échanger par courriel avec les partenaires...



Alexandre Selmi



Samia Smaïl

Citant l'apport de l'entreprise General Eléctrics au budget d'EGDO, Alexandre dit que rien ne s'oppose à accepter les subventions d'un mécène favorable aux actions menées ; il illustre son propos en disant que « travailler dans une association c'est comme travailler à la Défense »

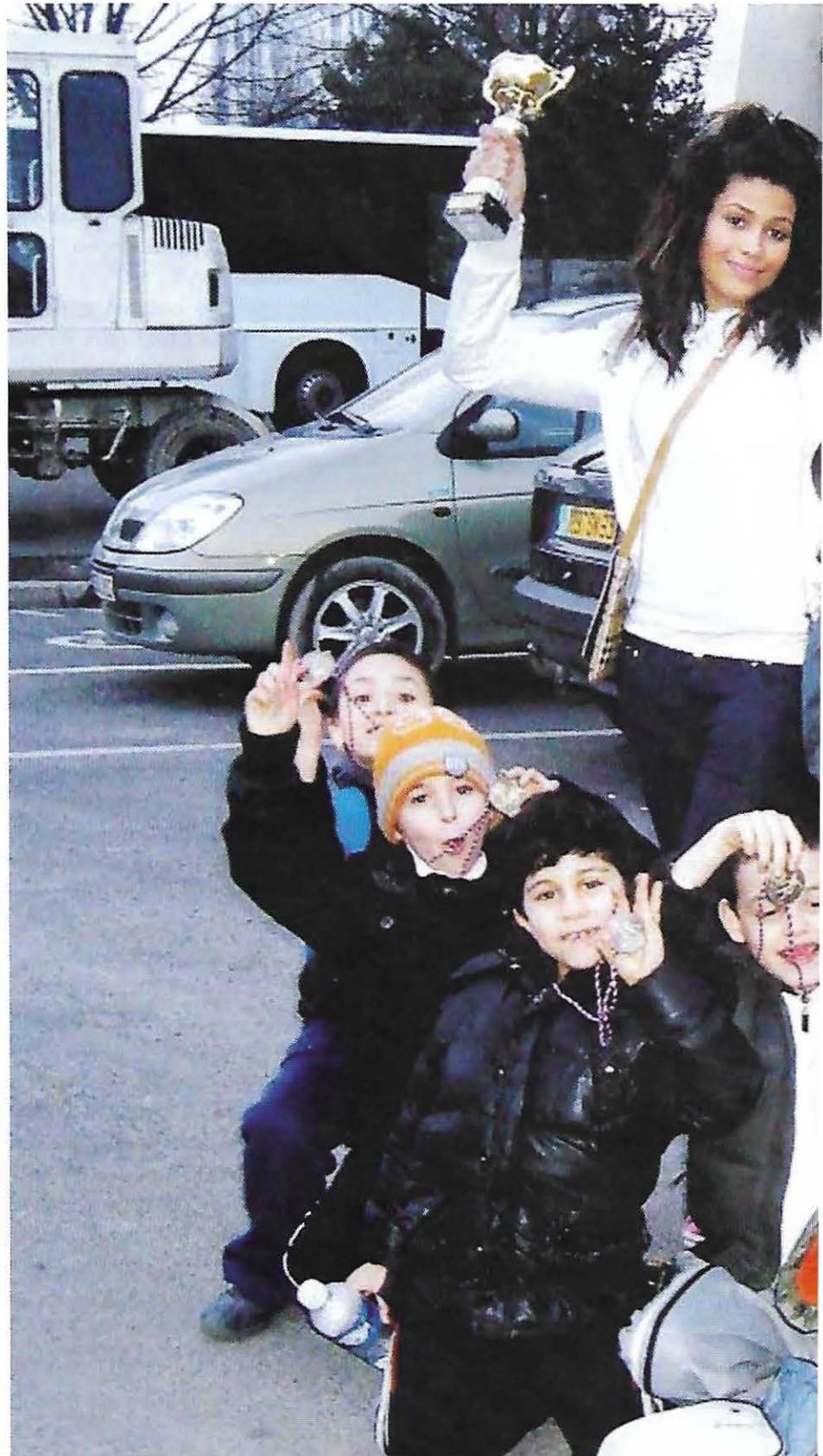
Samia réagit, comme moi-même, à cette dernière affirmation. Alexandre dit qu'à partir d'une certaine taille la « bonne volonté » ne suffit pas ; les conséquences d'un manque de professionnalisme peuvent être catastrophiques.

Au cours de quelques échanges un peu vifs on se demande si la professionnalisation des associations supprimera leur « âme » ou plutôt leur valeur humaine. Alexandre dit qu'il est possible de conjuguer les deux : ainsi les trois derniers salariés d'EGDO ont eu à répondre par écrit, en préparation de leur entretien d'embauche, à différentes questions dont :

- **Quelles sont, à votre avis, les principales valeurs d'EGDO ?**
- **Parmi ces valeurs quelle(s) est/sont celle(s) qui vous correspond(ent) le mieux ?**

Au terme de cette rencontre, on peut conclure que la survie d'une association de notre siècle repose certes sur la rigueur professionnelle mais en même temps sur la richesse humaine de ceux et celles qui la font vivre.

Claude Moynot



PERSONNE N'EST PASSÉ AU VINGT HEURES

Le lundi 11 janvier 2010, vers 16h45, les faits suivants se sont produits au CAARUD - Centre d'Accueil d'EGO. Un usager a volé le portable d'un autre usager. Le propriétaire de l'objet volé a poursuivi son voleur à l'extérieur du centre d'accueil. Deux membres de l'équipe d'accueil les ont suivis dans la rue. La bagarre a immédiatement démarré. Le propriétaire du portable a sorti un couteau. Les deux membres de l'équipe d'accueil, aidés par un autre usager, ont réussi à éviter le pire en désarmant l'agresseur au couteau. L'équipe a décidé de fermer le centre et la direction a appelé la police qui est intervenue très vite. Les deux usagers qui continuaient d'essayer d'en découdre, ont été interpellés. L'usager agressé avait une légère estafilade à la main. Malgré cette issue sans drame, tous les membres de l'équipe d'accueil ont rapporté une violence d'une extrême intensité car l'agresseur avait clairement montré son intention de blesser voire de tuer l'autre.

Précisons que le propriétaire du couteau fréquentait régulièrement le centre d'accueil. Il a fait de la prison et, à sa sortie, il a immédiatement repris contact avec l'équipe soignante. D'après l'intéressé, il n'a suivi aucune thérapie pendant son incarcération. Il est consommateur de crack et ne s'est pas engagé dans un processus de rupture. Il était suivi par le CSAPA* d'EGO. Malheureusement l'épisode de lundi a interrompu les soins puisque l'intéressé s'est retrouvé en garde à vue. Le lendemain, EGO a repris ses activités et, à la réouverture, a engagé

une discussion avec les usagers sur les moyens d'éviter la répétition de tels faits. La directrice d'EGO a félicité l'équipe d'accueil pour son professionnalisme, son bon sens et sa lucidité qui lui ont permis d'intervenir de façon rapide et efficace.

Je lisais ce courriel envoyé par la directrice d'EGO (aux membres du bureau de l'association) et dans le même temps, je lisais dans la presse et j'écoutais à la radio et je regardais à la télévision les drames d'une université où une secrétaire se fait poignarder, les drames d'un lycée où un lycéen meurt sous les coups d'un autre lycéen. Et j'imagine que si l'incident d'EGO s'était mal terminé, on aurait vu débarquer, comme l'université de Perpignan a vu débarquer, comme le lycée de Kremlin Bicêtre a vu débarquer, des ministres, des préfets, des présidents, qui auraient recommandé des portiques, des caméras de surveillance, et des patrouilles de police plus fréquentes. Ils auraient promis une loi sévère interdisant le port d'un couteau par les fumeurs de crack.

Mais quand des gens, parce qu'ils sont compétents et motivés, empêchent tous les jours de tels drames, ils ne reçoivent aucune visite, ils ne passent pas à la télé. Remarquez, ils ne demandent rien, mais quand on prétend que des portiques et des caméras de surveillance pourraient remplacer leur travail, ça les fait doucement rigoler.

Maurice Goldring

*CSAPA : Centre de Soin et d'Accompagnement et de Prévention en Addictologie

Chronique d'un habitant

GENTILS ENFANTS DE LA GOUTTE D'OR

Gentils enfants d'Aubervilliers, gentils enfants de la misère. Ce fut une chanson de Jacques Prévert pour le documentaire d'Elie Lotar de 1946 et il fallut plus d'une génération pour que les élus, les associations, les artistes, les commerçants, les syndicats de cette ville, se débarrassent de cette image geignarde et compatissante qui leur colla si longtemps à la peau. Aujourd'hui, on nous refait le coup des "petits enfants", mais cette fois-ci de la Goutte d'Or. Une affichette a orné les vitrines dans notre quartier pendant le mois de décembre : offrez vos anciens joujoux aux enfants de la Goutte d'Or. Vos anciens joujoux. Pas des neufs, ce serait trop beau pour eux. Les joujoux que vous jetez à la poubelle quand Noël est passé, gardez les pour les enfants de la Goutte d'Or. Ainsi risquent de se trouver anéanties les années d'effort des politiques, des associations et des habitants pour que la Goutte d'Or ne soit pas un ghetto de misère, mais un quartier dont la diversité est une richesse, la mixité sociale une chance, le refus de la compassion une fierté.

Les enfants de la Goutte d'Or ont besoin de belles écoles avec des maîtres qualifiés, de parents qui travaillent, de formations qui leur permettent d'accéder à des métiers intéressants. Ils aiment aussi les jouets neufs.

Maurice Goldring

VINGT ANS DÉJÀ !

Le premier numéro d'Alter - EGO est daté de mai 1990. Pour fêter ce 20^e anniversaire nous avons décidé de publier un « Best off FEMMES ».

Nous vous présentons donc quelques textes, écrits sur ou par des femmes, publiés dans les premières années.

L'ASSEMBLEE DES FEMMES UN LIEU DE VIE, DE RENCONTRE ET D'ÉCHANGE

Dans le quartier de la Goutte d'Or, au 28, rue de Chartres, il existe depuis deux ans une branche de l'association URACA, appelée « l'Assemblée des femmes ». Le but de cette « Assemblée » est de créer une dynamique communautaire de femme à femme. Nous nous sommes rendus sur ce lieu de vie (où sont accueillies trois fois par semaine des femmes d'origine africaine) pour poser quelques questions à Mme Khoudia Gueye, l'animatrice du groupe ainsi qu'aux autres participantes

Les mercredis et Vendredis après-midi sont consacrés à la couture. Un tailleur vient leur donner des cours de couture africaine. Cette manière de coudre bien spécifique sans patron ni modèle leur permet de se fabriquer leurs propres vêtements tout en suivant la mode, car elles sont coquettes et portent de très jolies robes, taillées dans de beaux tissus colorés.

Le Samedi, c'est relâche. Les femmes se réunissent autour d'un repas, chacune avec ses enfants, pour bavarder et discuter des problèmes qui les préoccupent, comme l'insalubrité des logements, où elles vivent avec leurs enfants. Pour ces femmes au foyer, il y a eu quelques solutions de relogement, mais très insuffisantes par

rapport à leurs besoins réels. Autre thème abordé depuis plusieurs mois : les enfants dans la rue. L'animatrice relance le débat régulièrement pour que les habitudes changent, pour que ces femmes prennent conscience des dangers que représente le fait de laisser leurs enfants dans la rue, tant sur le plan de la sécurité que sur le plan moral. Notre environnement urbain n'est, de fait, pas comparable à celui des villages africains.

« Elles ont mis quatre mois à venir pour former le noyau de ce groupe de parole », nous confie Mme GUEYE. Mais le groupe s'élargit sans cesse grâce au bouche à oreille. Toutes les femmes y ont leur place ou se la font. Certaines viennent même de banlieue.

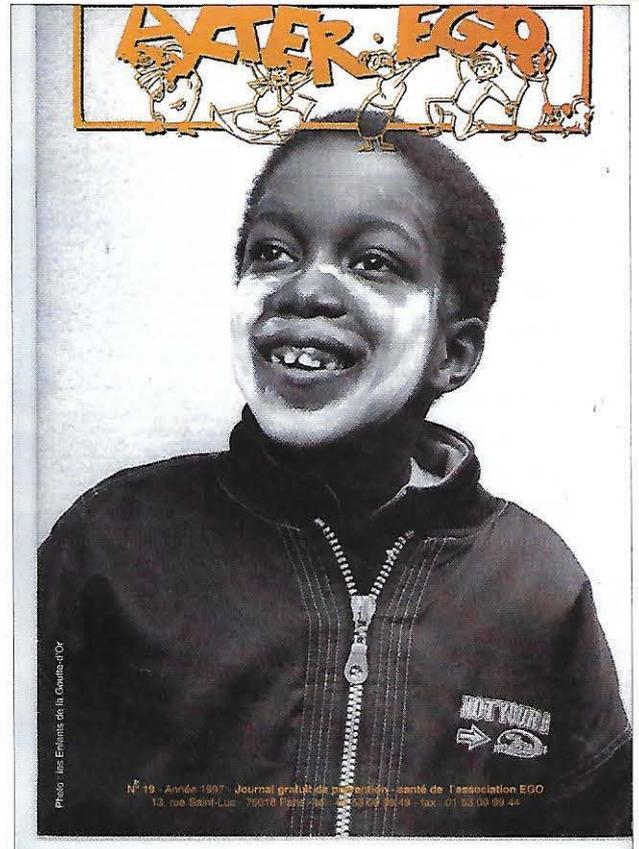
De ce lieu de vie et d'échange se dégage beaucoup de chaleur.

On s'y sent aussitôt à l'aise. À tel

point que l'animatrice, qui normalement ferme les portes à 18 heures le samedi, n'y parvient jamais, tant les débats et les discussions sont animés.

Les mots qui reviennent le plus souvent sont « respect de l'autre », « écoute » et « disponibilité ». Tout un programme ! D'après ce que nous avons vu, ces valeurs clés sont bien ancrées dans les esprits. On aurait presque envie de se faire inviter pour le prochain repas ! Longue vie à « l'Assemblée des Femmes » !

Sylvia Georgieff
(Alter EGO N° 19 _1997')



En 2010, L'ASSEMBLEE des FEMMES continue de vivre avec et pour les femmes africaines

Le vide...

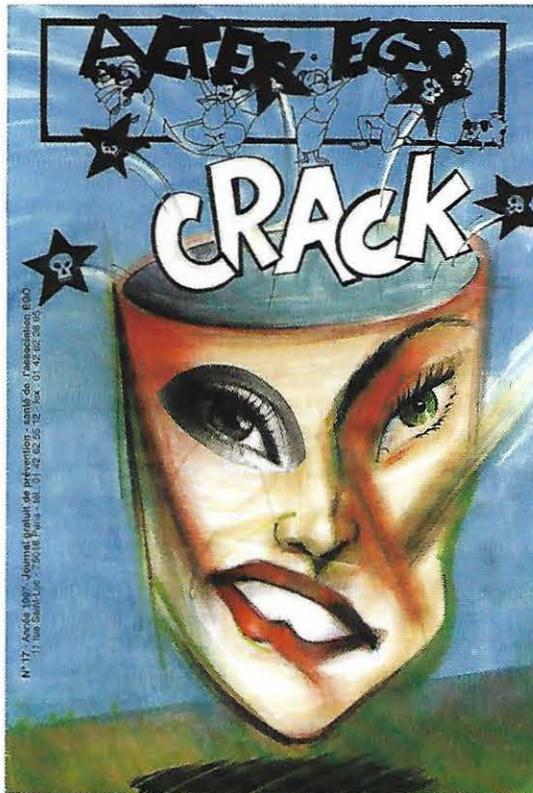
énorme fossé... Le Vide
 Dans ma tête, dans mon corps
 le vide
 jamais le mur n'était si grand
 jamais l'ombre n'était si petite
 devenir assassin d'une larme
 sans remords étrangler le cri
 devenir plus fort que le
 désespoir et revivre de l'espoir
 peut être
 Je me jette au vide
 je me noie dans l'espoir...
 Détruire le mur des pierres
 Reconstruire des rêves
 Le monde plus solide
 Le monde sans vide
 Avoir des forces pour poursuivre
 le rêve...
 Sans Vide
 Sans Béton
 Sans Droque...
 Peut-être un jour...

Monica (Alter EGO N° 19 _1997')

Regarde-moi

Regarde-moi, tes yeux sont une mer profonde
 Si belle, si calme, qu'il est bon de s'y perdre
 Porter par un courant mystérieux, un cèdre
 Perdu dans les flots, me sauve
 De la tempête qui gronde.
 Cet arbre, fort et beau, été comme hivers
 Gardant sa parure comme le lion sa crinière
 M'a sauvé de la mort, de la vie en enfer
 Et, sur mon chemin, a hissé sa bannière.
 Elle flotte grâce au vent de nos vies
 Faisant fi du passé ennemi
 Désormais gardienne de l'envie
 De nous voir à jamais réunis.
 Regarde-moi car cet arbre, c'est toi.
 Prisonnier du béton, ta nature t'a bafouée.
 Tes racines, aujourd'hui, puisent en moi.
 La sève nourricière qu'on appelle liberté.

Michèle (Alter EGO N° 17 _1997')



Ame Perdue

Je ne sais plus qui suis-je ?
 Vouloir tout niquer,
 Pour déruire, anéantir
 Ou alors pour tout prouver.
 Ma vie est néant
 Mais voilà tout dépend
 Je suis là, toujours là.
 Et désormais,
 Je hurle dans les oreilles
 des étrangers
 Je prends le dessus
 sur mon passé.
 Voilà qui suis-je ?
 De mon passé qui m'a cassée et
 recassée,
 des claques, des baffes
 qui m'éclatent,
 C'est debout que je resterai.
 M'éclipser pour faire plaisir
 Aux personnes qui
 aiment me haïr
 Non, non pas question !
 la cellule cancéreuse
 qui vous rendra malheureuse.
 pourtant Dieu sait,
 je n'ai jamais aimé faire
 mal à qui que ce soit,
 si ce n'est qu'à moi,

Aujourd'hui, la roue tourne,
 tourne et se détourne de moi,
 de tout mon désarroi.
 alors puisque je suis toujours là,
 montrons que je remplace le sida,
 que les séquelles,
 les blessures, les fractures que je
 laisse, font mal à tous ces mâles
 qui par eux-même m'aiment et me
 font du mal.
 Voilà qui suis-je !!!

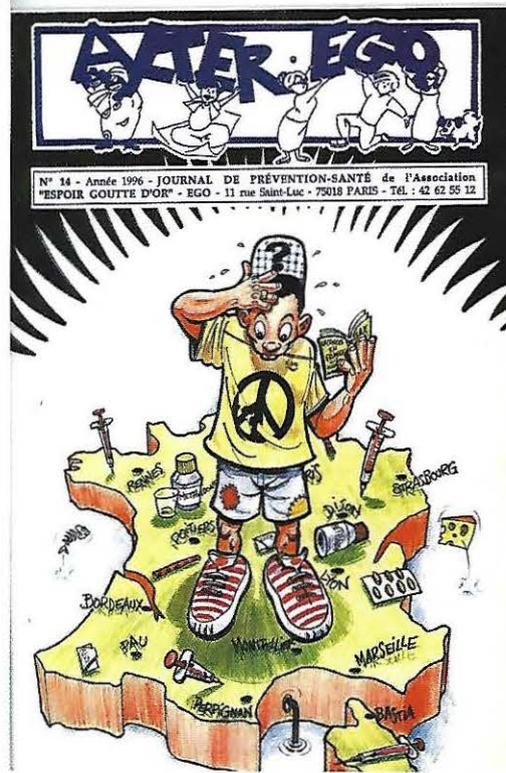
Mais cette haine éternelle
 Vient-elle de ton paternel ?
 Qui sans le savoir
 J'as mené la vie noire.

Leïla / Islame
 (Alter EGO N° 19 _1997')

l'amitié

*courez, chantez, dansez,
autour du feu de l'amitié
que vous soyez, jeunes,
noirs, blancs,
donnez la main, faites
la farandole,
qui courra le monde.
partez vers l'aventure,
vers l'île de beauté
ou quelques pays imaginaires.
filles et garçons, allez main
dans la main,
le cœur chantant,
mais ne lâchez pas le fil
de l'amitié,
ne laissez pas s'éteindre
la flamme de la paix
j'ai supporté tourments
et souffrances,
j'ai perdu joies et espérances,
j'ai oublié ma vie et mon existence,
pour vous garder
auprès de moi ...
j'ai sacrifié mon bonheur,
j'ai dépassé le pire et le meilleur,
j'ai affronté toutes les douleurs
pour vous garder
auprès de moi ...
j'ai goûté l'amer, j'ai vécu
le pire,
j'ai défié mes chers
vous êtes mon passé, mon
présent et mon avenir.*

Madame Ittobane
(Alter EGO N° 19 _1997')



Voici le contenu d'un courrier qui nous est parvenu à EGO. Christelle est une jeune fille que nous connaissons bien et qui tenait à vous faire part de ses impressions à propos de son placement en hôpital psychiatrique.

UNE TOXICO EN HP

J'ai d'abord atterri à Sainte Anne, puis ai été transférée sur Maison-Blanche à Neuilly sur Marne. Là-bas, ils vous enlèvent tout, mais moi, au bout de trois jours, j'avais le droit d'avoir un minimum d'habits sur moi. Et puis, mardi matin, la fenêtre de la salle télé était ouverte alors je l'ai emjambé et au moment où je faisais du stop pour repartir sur Paris, ma mère est arrivée, donc elle m'a ramenée. Je croyais qu'ils allaient m'attacher ou m'enfermer, mais non. À 13h30, j'étais transférée sur Etampes. Le pavillon où je suis s'appelle: « Les Iris ». Dès que je suis arrivée, Dominique, l'infirmier, très gentil, m'a tout de suite mise à l'aise et en confiance. Et eux, ils m'ont laissé toutes mes affaires. Les fenêtres sont grandes ouvertes, pas besoin de faire un plan d'évasion ! Et puis même si vous partez, ils viennent vous rechercher. Ici, c'est comme une petite communauté et une histoire

de confiance. Et c'est ce que je fais. Je leur fais confiance et je leur donne ma confiance ! C'est pour cela que je suis encore là. Et pour me soigner sérieusement. Je suis en train de mettre en place un projet « post-cure » et cela va se voir bientôt avec le docteur et ma mère. J'espère que cette fois ce sera la bonne. Ici, c'est bien un centre psychiatrique, donc il y a toutes sortes de personnes différentes, des mongoliens, des attardés, tout, des gens qui hurlent, qui bavent. C'en est écœurant, mais ils n'y sont pour rien. C'est pour cela que je remercie Dieu d'avoir toute ma famille, même si je suis séropo et toxico, je peux encore m'en sortir, pas eux. Alors, ne vous faites pas interner dans un HP, ce n'est pas le « Club Med », mais avec une association comme EGO, à qui je dois beaucoup, vous pouvez vous aussi vous en sortir. Je ne pense pas plus à la came. Pourvu que ça dure. C'est à vous de gérer votre manque physique et moral. C'est une toxico qui vous le dit. Bonne chance !

Christ'elle
(Alter EGO N° 14 _1996)



PLACE AUX FEMMES !

Du 8 au 27 mars 2010

*Dans les rues du 18^e arrondissement,
sur les pas de Rosa Luxemburg, Dalida,
Louise Michel, Barbara...*

*À l'occasion du
100^e anniversaire de la Journée
internationale des Femmes*

*Exposition et table-ronde à la mairie du 18^e
Balades urbaines à travers le 18^e arrondissement*

18^e
MAIRIE

Plus d'infos sur
www.mairie18.paris.fr
ou au 01 53 41 18 18

MAIRIE DE PARIS

PHOTO
GRAPHIE